

n'évoluera point jusqu'aux conséquences désastreuses de l'alcoolisme avancé. Fait encourageant à noter, il n'y a pas de cas désespéré.

Le secret du succès: une méthode de relèvement

Chez la plupart des alcooliques qui veulent guérir, la sincérité et le ferme propos nécessaires existent. Mais on constate que ces dispositions ne parviennent pas à procurer la victoire sur la maladie ni par un traitement médical ou purement psychiatrique, ni avec une direction uniquement spirituelle; elles atteignent, au contraire, des résultats éclatants et durables quand ces dispositions sont exploitées par les Alcooliques anonymes.

Quand l'alcoolique veut vraiment cesser de boire, il ne lui manque plus que la lumière sur la nature de sa maladie et sur l'absolue nécessité d'un remède spécifique. Les Alcooliques anonymes offrent les deux: ils éclairent l'alcoolique sur la nature exacte de son mal et lui indiquent le moyen efficace de s'en guérir pour reprendre une vie normale.

De son côté, l'épouse se décourage pour deux raisons: elle se croit seule et veut guérir elle-même son mari. Les contacts avec les Alcooliques anonymes et les Groupements familiaux Al-Anon lui enlèveront cette illusion et briseront son isolement néfaste. Ces deux organisations apporteront à l'épouse une aide efficace.

Les Alcooliques anonymes et les Groupements familiaux Al-Anon

Chaque semaine, les Alcooliques anonymes tiennent une assemblée publique. Les familles des membres et les amis, tous les intéressés au problème de l'alcoolisme y sont les bienvenus. Ces assemblées profitent beaucoup aux non-alcooliques. Ceux-ci apprennent à mieux comprendre le comportement si déroutant des victimes de l'alcool, à éviter les erreurs et les maladresses et à reprendre un ferme espoir fondé sur des faits. La possibilité d'une guérison efficace et durable apparaît comme à la portée de la main.

La seconde organisation est celle des Groupes familiaux Al-Anon, composés de parents ou d'amis d'alcooliques, que ces derniers fassent

ou non partie des Alcooliques anonymes, et qu'ils aient ou non cessé de boire. Les membres de ces groupes s'entraident afin de mieux faire face à leurs problèmes très spécifiques.

Dans l'atmosphère de charité discrète qu'engendre une souffrance commune, au contact d'épouses d'alcooliques, prêtes à aider avec cordialité, l'isolement s'effrite et l'espoir renaît. L'épouse en vient à admettre avec sérénité son impuissance à guérir *directement* son malade, et toutes ses forces se concentrent en vue de créer l'atmosphère de compréhension et de sympathie qui, tôt ou tard, amènera le malade à chercher lui-même un remède efficace. Mais les Alcooliques anonymes eux-mêmes placent leur sécurité et leur espoir de sobriété en Dieu, le Maître tout-puissant en qui se trouve la seule vraie source de sécurité et de vertu.

Dans notre vie quotidienne, nous oublions trop facilement notre principal associé, Dieu. Ma sanctification personnelle et mon apostolat (le travail auprès des alcooliques est une forme d'apostolat) ne sont ni une oeuvre purement humaine, ni une oeuvre purement divine, mais une oeuvre à la fois humaine et divine. Quand par mes seuls moyens personnels et humains, j'aboutis à un échec, je ne dois pas me décourager, bien au contraire. L'échec me rappelle mes limites et mon oubli de Dieu, mon associé qui attend son tour d'intervenir pour mon plus grand bien, dès que je me confierai totalement à Lui, le Maître de l'impossible. Les progrès de la maladie en dépit de mes efforts doivent m'amener à une confiance totale en Lui. C'est l'expérience quotidienne de plus de 500,000 Alcooliques anonymes et de leurs familles, si bien exprimée dans leur prière dite de sérénité: "Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter ce que je ne puis changer, le courage de changer ce que je peux, et la sagesse d'en connaître la différence."

Faites-en l'essai: vous y goûterez d'agréables surprises.

* Le Père Boyle se dévoue, depuis une trentaine d'années, au relèvement social et spirituel des alcooliques. C'est le fruit de son expérience et de ses études qu'il présente à nos lecteurs, dans une série d'articles dont il est superflu de souligner l'importance et l'actualité.

Une culture est plus

C'est un problème vieux comme le monde que le Québec vit aujourd'hui de façon dramatique. Depuis toujours les groupes humains se sont affrontés dans leur bigarrure, ils se sont influencés réciproquement, et ils ont réussi parfois à trouver un *modus vivendi* plus ou moins pacifique dans un territoire donné: de grandes nations ont ici et là pu naître de ce brassage.

Invasions, conquêtes, migrations, déplacements de personnes en ont multiplié les occasions. L'Empire romain, né lui-même de la fusion de plusieurs peuples, put bien couvrir une grande partie de l'Europe: la *pax romana* ne fut le plus souvent que politique, sans atteindre la culture de l'ensemble de ses ressortissants. Surviennent les invasions barbares: peuples germaniques, slaves, ouralo-altaïques, tartares, pendant des siècles, ravagent et occupent l'Europe. Quel pays du vieux continent peut se prétendre aujourd'hui de "race pure"?... Les conquêtes des puissances colonisatrices multiplient d'autres contacts, en Afrique, en Asie, en Océanie, en Amérique. Les guerres, quand ce n'est pas l'inhumanité de l'homme envers l'homme, entraînent des déplacements de groupes plus ou moins nombreux: réfugiés, soldats aux colonies comme en notre Canada, esclaves même comme dans les deux Amériques. Ou migrations plus pacifiques en notre XXe siècle si souvent troublé, où chacun se cherche un havre de tranquillité et de vie meilleure.

Le décevant "melting pot"

Le Québec, comme tout le Canada, a accueilli sa part d'immigrants, et sa majorité francophone se trouve en contact quotidien, surtout naturellement dans la métropole, avec une bonne douzaine de groupes ethniques différents assez nombreux - Anglais, Ecossais, Irlandais, Allemands, Italiens, Juifs, Néerlandais,

* L'auteur, jésuite, qui s'occupe depuis longtemps de questions d'éducation, est *Foreign Fellow* de l'*American Anthropological Association*.

qu'une langue...

Le multiculturalisme, un "non-sens"?

par Robert Picard*

Polonais, Ukrainiens, Grecs, Portugais, Antillais - sans compter la très grande variété de personnes d'autres ethnies plus faiblement représentées. Comment créer dans cette mosaïque un Québec nouveau, suffisamment homogène pour se sentir solidaire dans l'entreprise commune? L'histoire de tous les peuples comme les études modernes d'anthropologie culturelle prouvent hors de tout doute que le processus est long et qu'il faut passer des siècles au creuset de l'histoire pour que la vie commune d'échanges culturels réalise l'unité nouvelle. Une nation ne se crée pas par décret gouvernemental, et la volonté la plus dictatoriale ne réussira jamais à hâter ce processus dynamique.

Grâce aux recherches anthropologiques, nous connaissons mieux aujourd'hui la nature et les lois de l'évolution culturelle. Mais le défi reste de taille, et il faudra un doigté et une inventivité qui sortent de l'ordinaire pour oser intervenir dans le processus. On se demande dans quelle mesure nos dirigeants sont conscients du problème. On pourrait croire qu'ils songent à refaire l'expérience du *melting pot* américain, qui se proposait de former une nation en apprenant à tous une même langue.

Sans doute les Etats-Unis firent de très belles déclarations sur les droits des indigènes, conformes en tous points aux définitions de François de Vitoria au XVIe siècle. Mais les applications en furent moins heureuses. A l'époque de la grande expansion vers l'ouest, deux bureaux s'occupaient, à Washington, des Amérindiens: le Bureau d'Ethnologie américaine, et le Bureau des Affaires indiennes. Le premier étudiait les cultures indigènes, et proposait des mesures pratiques conformes aux principes officiels. Le second, déjà tout pragmatique, ne tenait aucun compte des points de vue du Bureau d'Ethnologie. Quand les premiers occupants des immensités de l'ouest américain s'opposaient à la poussée des blancs, ou même seulement la gênaient, le Bureau des Affaires indiennes eut recours à l'armée, et

même ne recula pas devant le génocide. C'est ainsi qu'il enlevait les enfants indigènes à leur famille pour les enfermer dans des pensionnats, où l'usage de la seule langue anglaise hâterait leur "civilisation"... En a-t-on pour autant fait des Américains bien assimilés? Certes, ils parlent aujourd'hui anglais; mais ils contestent toujours l'"occupation" blanche: l'épisode de *Wounded Knee* n'en est qu'un symptôme.

Le convertisseur du *melting-pot* n'a pas réussi à intégrer les Noirs ni les Amérindiens. Les Allemands de Milwaukee, les Polonais de Chicago, les Juifs et les Italiens de New York, les Irlandais de Boston, les Chinois de San Francisco parlent tous anglais. Mais ont-ils fusionné en un modèle unique d'*Homo americanus*? A leur arrivée en terre d'Amérique, leurs parents immigrants ont subi l'humiliation des appellations méprisantes *Boche*, *Bohunk*, *Chink*, *Coon*, *Frog-eater*, *Kike*, *Nigger*, *Dago*, *Nip*, *Polack*, *Slopie*, *Squarehead*, *Wop*, etc., etc... Ces premiers contacts hostiles ont laissé des cicatrices psychologiques qui prennent du temps à disparaître, et entretiennent une négativité latente à l'égard de tous ceux qui ont ainsi traité de haut les nouveaux arrivants. Les échanges en deviennent plus pénibles, et d'autant plus lente l'intégration souhaitée.

On ne parviendra jamais, en faisant violence aux minorités culturelles, à les homogénéiser dans la culture dominante. Une culture est plus qu'une langue, et ce n'est pas en changeant de langue que l'on change en même temps de culture, c'est-à-dire de modes de vie acquis au vieux pays, d'habitudes exprimant sa personnalité ethnique, de façons de comprendre la vie, de valeurs, qui en imprègnent le tissu. Les anthropologues et les sociopsychologues, plus compétents en la matière que les opportunistes de n'importe quelle bureaucratie, sont unanimes sur ce point. L'Association anthropologique américaine l'affirmait dans sa *Déclaration des Droits de l'Homme* soumise aux Nations Unies en 1947, et le soutient encore aujourd'hui: si jamais nous voulons surmonter le conflit des ethnocentrismes, et rendre possible l'unité des peuples et de la race humaine, ce ne peut être que dans le respect des valeurs existant dans les traditions culturelles les plus diverses, et la reconnaissance que chaque homme comme chaque groupe a un droit strict à son identité propre. C'est *ensemble* que des groupes culturels différents peuvent donner naissance à une nouvelle culture, commune et originale. Par l'échange de valeurs et l'invention de modes de vie qui tiennent compte des richesses des uns et des autres. Il y a une génétique des cultures comme des êtres vivants, et l'arbitraire des hommes ne peut en modifier les lois.

Le multiculturalisme comme point de départ

Il serait regrettable que nos chefs ne puissent inventer d'autre solution que de répéter les erreurs du *melting pot*, dont les Etats-Unis, aujourd'hui enfin, remettent en question l'efficacité et le sens humain. Dans une lettre à la revue *Maclean's* du 7 mars une immigrée de fraîche date se plaint de notre "racisme": "Je pense qu'il est temps que les Canadiens s'éveillent aux problèmes des nouveaux immigrants. L'assimilation ne se fait pas du jour au lendemain, et, à moins de nous faire sentir, à nous immigrants, que nous sommes chez nous, l'assimilation ne se fera jamais"(1). Notre propre expérience aurait dû nous apprendre: parce qu'ils ont entretenu notre résistance, les Anglais n'ont pu, en deux siècles, nous assimiler. Les Irlandais, même s'ils ont perdu leur langue, ne sont pas devenus des Anglais.

Pourquoi, dès lors, refuser d'envisager une nouvelle façon de résoudre le problème de nos minorités culturelles? Dans une conférence d'avril 1975 devant l'*Ontario Institute for Studies in Education*, suivie d'une conversation avec un professeur d'Education, René Lévesque, notre actuel premier ministre, n'a pas des paroles tendres pour les projets multiculturels du gouvernement fédéral. "Multiculturalism is complete nonsense...", "Multicul-

1. Lettre de Cathy Aquart, de Victoria, à la revue *Maclean's*, reproduite à la page 15 du numéro du 7 mars 1977.

turalism is folklore...”, "... is sheer lunacy..."(2).

S'il comprend le multiculturalisme comme un idéal à poursuivre, une société conçue comme la cohabitation pacifique d'une multiplicité de groupes culturels maintenant chacun leur mode de vie ethnique propre dans un même territoire, il est évident qu'il a raison. Mais il est une autre façon de comprendre le multiculturalisme, une façon qui constitue, pour les immigrants du Canada, un espoir de dignité reconnue, de contribution enrichissante au pays nouveau où ils désirent faire leur avenir humain. Que M. Lévesque réagisse comme il le fait à une proposition du gouvernement fédéral, cela n'étonnera personne. Mais le fédéral lui-même comprend-il bien ce qu'il a proposé? On peut en douter à voir certaines de ses décisions récentes(3).

Une expérience vivante

Je recommanderais à M. Lévesque de lire, dans le recueil d'articles déjà mentionné(2), l'article qui précède immédiatement le sien: *Multiculturalism and Canadian national identity: the Alberta experience* par Manoly R. Lupul(4). M. Lupul est Ukrainien, professeur dans la Faculté d'Éducation de l'Université d'Alberta, et Directeur du Centre d'Études ukrainiennes à la même Université. Il part du fait que le Canada tout entier, et le Québec même, sont présentement une mosaïque culturelle. Il reconnaît que ce point de départ doit être dépassé, et que les immigrants venus chez nous consentent par le fait même à s'intégrer à une société nouvelle. Mais une société qui les accueille comme un appoint, un enrichissement pour leur patrie d'adoption. Comment se sentiraient-ils *accueillis* si on les traite comme des citoyens de seconde zone, bons tout au plus à servir de main-d'oeuvre à

bon marché? Faut-il passer sur eux les frustrations qu'ont pu nous faire subir la conquête anglaise et une volonté manifeste de nous angliciser, volonté devenue latente, mais toujours persistante, après le premier siècle de résistance des Canadiens français? Pas plus que les Américains du *melting pot*, les Anglais du Canada n'ont compris qu'on n'assimile pas un peuple par le mépris, que tout au contraire on ne fait qu'entretenir sa résistance.

Le multiculturalisme préconisé par M. Lupul n'est pas la préservation, la fixation comme en un état de momie de la culture du vieux pays. C'est bien plutôt la prise de conscience, par des familles déracinées, des richesses culturelles qu'elles ont importées avec elles, et la volonté *créatrice* d'en enrichir leur nouvelle patrie. La culture ne se momifie pas, elle est dynamisme, vie s'épanouissant, se propageant. Dans ce but, il ne s'agit surtout pas de détruire la cellule familiale en enlevant aux enfants, enrôlés dans une école unilingue et exposés à la seule langue de la majorité, leur moyen de communication naturel dans leur famille, et de les aliéner de leurs parents, forcément mal à l'aise dans une langue qu'ils connaissent mal ou même pas du tout, au point que leurs propres enfants finissent par les mépriser.

L'expérience albertaine dont parle M. Lupul consiste précisément à permettre à chaque groupe ethnique d'apprendre à l'école sa propre langue en même temps que la langue de la majorité. En somme, donc, de faire de ces enfants des bilingues. Ainsi, pour le groupe ukrainien, des écoles pilotes, ouvertes en septembre 1974 par la Commission des écoles publiques et la Commission des écoles catholiques d'Edmonton, enseignent *par immersion* et l'ukrainien et l'anglais au jardin d'enfance et dans les trois premières années de l'école.

"Bien que ce projet ait été subventionné comme projet pilote, la réponse des parents a été si favorable et la facilité en ukrainien acquise par les enfants si satisfaisante qu'il ne fait plus de doute que le nombre des élèves inscrits continuera d'augmenter et que le programme sera poursuivi au-delà de la troisième année"(5). Remarquons que bon nombre de ces enfants, de troi-

5. *Op. cit.*, page 166. La traduction est de nous.

sième génération canadienne, ne parlaient même plus leur langue nationale à la maison. Pourtant la valeur ainsi nouvellement reconnue à leur culture ukrainienne a suffi à les motiver dans cet effort de bilinguisation. Par ailleurs, sans effet nocif sur leur progrès scolaire. Si nos pédagogues pouvaient se convaincre par ces faits que le petit enfant apprend facilement, et sans détriment, deux ou même trois langues en parallèle, ils comprendraient peut-être enfin ce que veut dire le Docteur W. Penfield quand il recommande que les enfants *entendent* ces langues au jardin d'enfance et à la petite école. C'est le sens même de l'enseignement *par immersion*: sans cours systématique, sans leçons de grammaire, on emploie une langue comme moyen de communication courant dans toutes les activités de la journée à l'école. Et entre ses deux langues, l'enfant choisit spontanément celle qui correspond à telle maîtresse, à telle situation. Il ne se rend même pas compte qu'il parle deux langues distinctes. La phobie de la bilinguisation précoce vient de notre logique d'adulte, qui ne correspond pas du tout à ce qui se passe dans la tête de l'enfant: croyez-en ceux qui en ont fait l'expérience.

Dans cette perspective, "le multiculturalisme est la prise de conscience de ses racines ancestrales, de son ethnicité, dans une intention créatrice visant ce but de faire naître une identité canadienne bien caractérisée, qui ne soit plus ni tout à fait européenne ni tout à fait nord-américaine, mais qui incorpore des éléments des deux... L'immersion dans, par exemple, la culture ukrainienne, y compris la langue, ne se fait pas pour conserver la culture ukrainienne même, mais pour favoriser l'effort créateur que la culture propre des Ukrainiens peut contribuer au développement d'une identité canadienne distincte"(6).

Une identité à créer

Cette identité canadienne, nous en sentons plus péniblement le manque face à la menace de l'américanisation. Le Québec aussi d'ailleurs sent la précarité de la sienne: à côté de ses 80% de Québécois d'ascendance française, comment y intégrer les représentants d'une quarantaine d'autres ethnies, dont certaines nombreuses et solidement établies? Dans

6. *Op. cit.*, page 168.

une situation de multiculturalisme de fait, il serait regrettable qu'on s' imagine exorciser le problème par le silence. Au lieu de nous attarder à une paresseuse imitation du *melting pot*, il nous faut entreprendre un véritable effort de création. Créer un climat nouveau, où chaque groupe ethnique soit reconnu avec ses richesses propres, où le jeu des échanges culturels puisse se développer spontanément et nous donner un jour un visage culturel dont nous soyons tous fiers. Les enfants sont particulièrement ouverts à ces voisinages heureux, à condition que nous n'empoisonnions pas leurs esprits par nos préjugés et nos antipathies. L'expérience là encore est éloquente: ainsi cette institutrice de Calgary qui rencontra avec ses petits élèves des Hutterites, des Amérindiens, des Allemands, des Chinois, des Ukrainiens, des Japonais, des Norvégiens, des Antillais(7). Ajoutons en apostrophe optimiste qu'une très récente déclaration de M. Jacques-Yvan Morin, ministre de l'Éducation, nous laisse espérer que nous allons prendre ce tournant(8).

7. Voir la revue *Heritage*, janvier-février 1977, page 21.

8. Les priorités du ministère de l'Éducation ont été dévoilées par le ministre de l'Éducation, M. Jacques-Yvan Morin, à l'occasion du déjeuner de clôture de la rencontre de consultation du Conseil supérieur de l'Éducation. Voici comment, le lendemain, le *Journal de Montréal* (13 mars, 1977) résumait ce qui touche à l'enseignement des langues d'origine: L'école publique offrira, notamment dans le secteur francophone, un enseignement facultatif de leur langue d'origine aux enfants néo-québécois. M. Morin se dit persuadé qu'une telle mesure ne pourrait que favoriser leur intégration harmonieuse au sein de la société québécoise. — De son côté, *La Presse* (14 mars, p. C-12), sous le titre "Un nouvel enseignement des langues secondes et des langues d'origines dès 1978", précisait ainsi: Dans l'esprit du ministre, un tel programme permettrait une intégration harmonieuse des Néo-Québécois au sein de la société québécoise. "Or, dans mon esprit, intégration ne veut pas dire assimilation. A l'élémentaire cela pourrait se traduire par un enseignement de la langue et de l'histoire du pays d'origine. Au secondaire, cela pourrait prendre la forme de divers cours facultatifs portant sur la littérature, la civilisation ou la géographie", a commenté M. Morin.

Il est ressuscité

par André Myre*

A propos de Jésus, Paul a un jour écrit: "Si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé" (Rm 10:9). On ne pouvait mieux exprimer le contenu essentiel de la foi chrétienne. En ces mots tout est dit. Mais en même temps tout reste à dire. En effet, que croyons-nous au juste en affirmant la résurrection de Jésus? Sur quoi exactement notre foi porte-t-elle? Et pourquoi la résurrection de Jésus nous fut-elle révélée? Ce sont là des questions que chaque génération de chrétiens doit se poser, et qui se posent particulièrement à une époque où les circonstances forcent à réévaluer l'ensemble de sa foi.

1.- Un geste de Dieu en faveur de Jésus

Le chrétien croit que Dieu a appelé à une vie nouvelle son serviteur Jésus qui était mort. C'est là le contenu fondamental de la résurrection. On serait peut-être porté à dire que tout cela va de soi quand on est chrétien, mais les choses ne sont pas aussi simples qu'elles en

ont l'air. D'abord, il est remarquable que, selon le Nouveau Testament, nul homme n'a été le témoin de la résurrection elle-même. On proclame avoir vu le ressuscité, mais pas la résurrection. En second lieu, le Nouveau Testament parle toujours de la résurrection à la troisième personne; jamais Jésus ne dira, par exemple, "Je suis ressuscité". Cela est vrai même dans des contextes où la première personne aurait été attendue (Lc 24:26, 46). De plus, les témoins de résurrection semblent avoir été extrêmement réticents à parler de leur expérience elle-même; le seul qui nous en parle de première main, Paul, se montre des plus réservés dans ses lettres: il se contente de dire qu'il a vu le Christ, ou encore que Dieu a daigné révéler son fils en lui (1 Cor 9:1; Gal 1:16). Enfin, la résurrection a dès le début été comprise comme un événement qui inaugurerait les derniers temps, comme si la vie qui en découlait se déroulait sous un mode radicalement différent de la nôtre (tout en sous-entendant la continuité de la personne impliquée).

Compte tenu du halo de mystère qui entoure la genèse de la prise de conscience de la foi et de l'impossibilité de tirer quoi que ce soit de précis d'une analyse de vocabulaire résurrectionnel, on admet de plus en plus qu'il serait bon d'imiter la réserve des premiers chrétiens à propos de la résurrection. Ceux qui ont vu le ressuscité ont

* L'a., jésuite, est professeur d'Écriture Sainte à la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal.